

Cahier

Premiers Plans

La Taupinière

Le plein que j'expose, c'est le vide de ma demeure.

Pour la taupe, creuser est une nécessité. La décision d'élever une taupinière n'est pas le résultat d'une conscience claire. Volonté aveugle. C'est l'expression d'un moment ultime qui permet de prendre sa respiration. Ce qui est visible de l'extérieur est seulement un extrait du travail souterrain. La répartition apparemment aléatoire des taupinières à la surface du sol ne révèle pas l'organisation interne des galeries. L'aire occupée par la taupe n'est pas son territoire. La taupe ne dispose pas de l'espace cerné par les galeries. Le premier tracé oriente définitivement ses déplacements. Si elle veut changer de terrain, il lui faut creuser de nouveau.

Les taupinières sont nuisibles pour les potagers de jardins de banlieue ; elles sont utiles pour les larges champs de la culture, elles aèrent.

Dès que la taupe se montre à l'air libre, elle est une proie facile pour le premier prédateur venu.

Cat. *Richard Monnier 1977 - 1987* Édition CREDAC, Ivry, Musée Ziem, Martigues, Galerie Arlogos, Nantes.

La pente

Raide pour l'esclave, signe d'ascension pour l'égyptologue, la pente des pyramides taillée dans la pierre, devait éterniser le séjour des pharaons.

Que ce soit par la cohésion naturelle mais restreinte du monolithe ou par la cohésion illimitée mais laborieuse de la construction, il fallait faire durer l'espoir de lier l'idée de permanence avec l'insistance de la pierre.

Faire de l'éternité le parement de la pierre ?

Beau souci mais vain :

Le poète n'était pas encore né qui aujourd'hui nous signale :

« ...la pierre ne se reformant pas dans la nature, elle est en réalité la seule chose qui y meure constamment. »

Imhotep n'était-il pas secrètement convaincu, concevant les premiers degrés de la pyramide qu'il préparait, mieux qu'une éternelle demeure, l'éclosion d'une de ces fleurs du Nil, immortelle entre toutes, l'apothème ?

La raison du géomètre : le plan.

Je veux partager cette ingénuité qui dénuée de sens la pente.

Même vue d'en bas, je n'y vois pas qu'une ascension (manque d'ambition ?)

Pour la glissade, je n'en vois pas de mauvaises (manque de jugement ?)

Dans mes sculptures en forme de pyramide de sable intitulées *Ce sol*, je délèste la pente du labour de la taille, j'en confie la reproduction à l'écoulement du sable meuble et à l'invariable rigueur de la gravité de son grain.

Probité de l'instable, séance tenant.

Grave mémoire.

Aise , revue Sgraffite, n° 7/8 1981

Le mille à l'eau

Que vise la pierre jetée contre la surface lisse de l'eau ?

Elle abîme son reflet pour couronner aussitôt le lieu de sa chute, où l'eau ne reste pas de glace : onde et non bris.

Ici point de mire,

d'autres couronnes le confirment

une cible conforment.

Disparition concentrée.

Visée singulière qui provoque sa cible

acte familier à qui veut l'entendre : faire des ronds dans l'eau.

Le plaisir d'atteindre le mille à tout coup sans qu'une flèche puisse s'y planter pour exhiber la performance (même la cible s'effacera).

Alors, d'une pierre quel coup ?

Une infailibilité sans épreuve.

Aise , revue Sgraffite, n° 7/8 1981

L'ardoise

(Je me souviens de mes premières abstractions, de ces opérations dont la vérification ne contentait que le maître d'école.)

Crayonnée sur toute sa surface, l'ardoise s'éclaire, elle dispense un monochrome qui lui est propre.

Je pourrais lui reconnaître là, une aptitude à se représenter soi-même mais cette poudre grise, suspendue, signale un artefact et la dépossède de son évidence.

Crayonnée sur toute sa surface, l'ardoise diffère sans être altérée.

Ma signature se perd dans la grisaille mais je ne suis jamais absent.

Bonheur d'une authenticité partagée.

Renverser l'étymologie et faire du schiste ce pourfendeur qui répond au philosophe : non, ce n'est pas « l'impuissance » mais ici la tendresse qui « sépare, désengage, émancipe ».

Aise , revue Sgraffite, n° 7/8 1981

Plage-Sole

Désert affecté d'empreintes non assignées
un grain errant.

Aire modulée d'identités muables
un brin d'erreur.

Anéantissement des signes particuliers,
où l'anonymat n'est pas un moins de présence mais un plus de signe,
une multiplication de traces insensée.

Monument plan, à la mesure de mon pas,
soutenu par un solide envoûtement -sans clé ni doute- plantaire,
fin de ma ballade.

Aise , revue Sgraffite, n° 7/8 1981

Une idée fixe le lichen : fleurir toute l'année.

Cat. Dedans.../ Dehors.../ Propositions, Centre Culturel de Brétigny-sur-Orge, 1982.

La bulle d'air.

Trou clos
négatif de goutte
la bulle se précipite en l'air
champ de bulles écloses
fond à fleur des choses.

Cat. Egal Hauptsache Gut ! Bonn, Qu'importe si c'est bien ! 1983 Marseille.

Belledonne

Le lever du soleil, l'événement le plus quotidien entre tous.

Quelle curiosité me pousse à assister au lever du soleil au-dessus de la chaîne de Belledonne pendant deux mois ?

Je ne suis pas assez inquiet pour y chercher seulement la confirmation de ce que je sais déjà et pas assez instruit pour attendre un événement nouveau dans une course aussi bien réglée que celle du soleil entre deux solstices.

Ma curiosité est une curiosité éprouvante. Pas seulement parce que c'est contraignant de se lever tôt tous les matins mais parce qu'elle me conduit à éprouver les phénomènes : les ressentir physiquement et apprécier leur dimension.

La ligne brisée d'une chaîne de montagne est un graphique idéal pour repérer point par point, jour après jour, le déplacement du lever du soleil.

Cette ligne désigne aussi bien du temps que de l'espace.

La montagne est alors à la fois un plan opaque et une courbe qui mesure, une masse qui insiste et une ligne qui fuit.

Numéro 1, École des Beaux-Arts de Grenoble, 1989.

L'opercule de l'escargot

Au début de l'hiver, l'escargot secrète une membrane protectrice, un opercule dont on découvre l'aspect singulier, lorsqu'il s'en libère au printemps, sur le lieu même de sa retraite. L'opercule n'est pas à proprement parler l'empreinte d'un organe. Abandonné sur le sol, il reste difficilement identifiable : ni œuf, ni mue. Néanmoins, il se distingue nettement de tout bris et de toute déjection. Il est une forme particulière d'expression, un genre unique, ce qui est tout naturel pour un hermaphrodite.

Nécessairement, l'escargot se sépare de son opercule là où il l'a secrété. Ainsi, l'opercule représente en un seul et même lieu, à la fois une retraite et un départ, une réserve et un abandon.

Généralement, on retient plutôt comme trait caractéristique de l'escargot, la pellicule de bave qu'il laisse sur son passage. A partir de cette trace, on peut suivre ses déplacements, repérer ses activités quotidiennes. Mais l'itinéraire ainsi établi ne rend compte que des nécessités de la vie courante. Par contre, si on conservait tous les opercules que l'escargot a fabriqués depuis sa première hibernation, on pourrait retracer les étapes successives de sa croissance, on pourrait suivre son évolution année après année, lire sa biographie, concrètement.

Cat. *Lato Sensu* , Musée des beaux-arts de Mulhouse 1991.

La bulle de savon

Dans les tableaux où Chardin a représenté des enfants faisant des bulles de savon, on peut noter que celles-ci sont suspendues à la paille du souffleur et n'ont pas encore leur forme parfaitement sphérique. Chardin ne reprend pas ici, un thème de la peinture du 17^{ème}, contrairement à ce qu'affirment ses commentateurs. Dans les vanités du 17^{ème} siècle, les bulles de savon planent au-dessus d'objets parmi lesquels elles n'ont pas naturellement leur place alors que Chardin en fait soit une scène à part entière, soit un sujet secondaire logiquement inclus dans une scène principale : *La laveuse de linge*, par exemple. Sous prétexte de fidélité au modèle, les peintres du 17^{ème} faisaient de la représentation de la bulle une démonstration de perspective, alors que Chardin montre une bulle encore chargée de son eau qui ne reflète ni objets ni fenêtre comme le veut la convention. Sous couvert de dénonciation de l'accumulation vaine des biens terrestres, les vanités sont en fait le plus éclatant moyen de les exhiber. Sous l'apparente naïveté d'un acte sans conséquence, Chardin fait voir l'aspect concret des choses, il montre la bulle au moment de sa réalisation. Il observe et nous fait observer, qu'avant de contempler le vol enchanteur de la bulle, nous sommes captivés par le contrôle incertain des conditions de son apparition. Il fixe notre attention sur le moment qui précède son achèvement pour nous dévoiler sa nature. Il indique ainsi que l'observation est le passage privilégié pour trouver de quelle innocence la bulle de savon peut être l'expression.

Pellicule liquide de cristal sphérique.

Si peu de matière qui capte et réfléchit le monde avec si peu de moyens provoque notre émerveillement. La bulle de savon passe de son bain d'origine à sa forme achevée, le temps d'un souffle. Tous ses effets d'optique et de perspective sont donnés sans calcul. Nous pourrions y voir une création et nous mirer dans notre œuvre, mais déjà la bulle de savon est emportée par le vent. Son évidente fragilité nous prépare à assister à sa disparition subite. La conscience de sa fin imminente nous force à admirer la bulle jusqu'à son dernier éclat. Elle nous livre alors son secret : elle doit sa forme parfaite et irisée à quelques postillons. La légèreté de la bulle de savon est plus sage qu'elle n'apparaît dans les vanités qui en font le symbole de la jouissance éphémère et des plaisirs futiles. Elle ne laisse aucun reste, aucune preuve tangible sur laquelle le moralisateur pourrait édifier ses leçons. Même l'humble bougie qui s'efface derrière sa propre lumière laisse après elle une flaque de cire sur laquelle le philosophe peut prétendre méditer. La bulle de savon effectue un véritable don de soi, elle s'offre sans réserve. Elle dépasse également la pureté du diamant qui ne laisserait dit-on aucune cendre après avoir brûlé : cette expérience appelée sublimation et qui pourrait élever définitivement le prix du diamant plus haut que ne le fait sa rareté, est en fait une pure conjecture que les expérimentateurs ne se pressent pas de vérifier. L'évaporation, la disparition est dans la nature de la bulle. La totale gratuité de la bulle de savon, étrangère à toute valeur morale ou matérielle, en fait le symbole de l'impossible appropriation, le symbole du dessaisissement.

Carnet de Bord CIRVA 1996, Images en manœuvres Éditions.

Le sablier

Après avoir trouvé une bonne place comme symbole dans l'iconographie classique, puis après avoir été relégué parmi les accessoires ménagers, le sablier ressurgit inopinément sur les écrans d'ordinateurs.

Le sablier "icône", comme disent les manuels apparaît sur l'écran de certains ordinateurs pour signaler le moment pendant lequel l'utilisateur est tenu d'attendre la fin du travail de la machine. Les opérations ont beau s'effectuer à une vitesse électronique, elles demandent du temps. Il faut se rendre à l'évidence, ce temps est encore du temps qui passe, nous dit le sablier. D'icône divertissante, le sablier se transforme en avertissement qui nous rappelle que, sous le "vertige des virtualités" vantées par les journalistes, il y a encore de la matière qui résiste. Ainsi, un résidu de morale flotte à la surface d'un des objets qui représentent le mieux la réussite de l'industrie humaine. Dans certains jeux informatiques pour enfants, on retrouve un autre symbole couramment utilisé dans les vanités, la bougie, pour mesurer le temps d'une épreuve. On se doute bien qu'en cette circonstance, c'est la visibilité de l'image qui a conduit à ce choix et non son sens moral. Néanmoins, le temps est éprouvé ici non pas comme un écoulement incessant, un principe créateur inépuisable mais comme une durée limitée, une denrée fongible dont la lente et irrésistible consommation peut contrarier nos fins et nous rappeler notre condition.

Carnet de Bord , CIRVA 1996 , Images en manœuvres Éditions.

La lune rousse

La lune se lève. Dans un ciel sans nuage, elle entame une course oblique au-dessus de la chaîne de Belledonne et se dirige vers l'immeuble voisin. Il me semble que sa trajectoire va dessiner l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont l'angle droit est déjà formé par la ligne de crête horizontale de la chaîne de Belledonne et par la ligne verticale du bord de l'immeuble voisin.

Je désire m'assurer de cette conjoncture.

Je charge mon sténopé d'une feuille de papier photographique pour fixer cet événement. Je présume qu'il s'agit d'un événement parce qu'il est rare de réunir sur un même plan, le déplacement d'un astre, le profil d'une montagne et le mur de l'immeuble d'à côté. Rare de réunir en une même figure de tels écarts d'échelle de grandeur. Ce cliché ne fera sûrement pas la une des journaux mais devrait combler de toute façon ma passion pour la diversité mesurée des choses.

Surprise au moment de développer la photo, le révélateur ne révèle rien. Seuls le mur et la chaîne de montagne apparaissent. Pas de trace de la lune. Ouverture insuffisante? Le lendemain, je renouvelle ma tentative dans les mêmes conditions météo. Le propos n'est plus d'observer un triangle mais de réussir une photo. Toujours rien sur le deuxième tirage, sauf en haut de la photographie un trait en dégradé, en queue de comète. Il n'y avait pourtant ni brume ni nuage ce soir là. Une seule explication à ce phénomène : la lune a changé de couleur pendant la pause. Le papier photographique qui n'est pas panchromatique n'a pas été sensible aux rayons roses oranges de la lune à son lever mais il a été impressionné quand la lune est devenue blanche.

Je suis un familier de la lune rousse mais je n'avais jamais penser à lui attribuer le doux petit nom d'ampoule inactinique.

Lune rousse au balcon
Photo ratée au salon.

Cat. *Fortunes du Regard*, Éditions Paul Ricard 1998-1999.

L'éclipse du soleil

Un arbre et son ombre constituent le plus simple des observatoires.

Sans accessoires, je peux voir sous un arbre des objets célestes. Non pas des étoiles inaccessibles mais un événement qui me touche comme l'éclipse du soleil par exemple. Onze août 1999, sous un arbre au feuillage dense, j'observe les taches de lumière sur le sol et je constate qu'elles ont la forme du soleil entamé par la lune. Chaque trouée dans le feuillage de l'arbre est une sorte de diaphragme dont les lamelles sont les feuilles qui en règlent l'ouverture selon leur espacement et leur chevauchement. L'ombre portée de l'arbre devient alors le fond d'une chambre noire sur lequel vient se projeter l'image de l'éclipse aisément identifiable si la surface du sol est plane et lisse.

Face au soleil, la foule suit cet événement exceptionnel. Sous mon arbre, je ne regarde pas l'éclipse, je parcours les multiples images qui en émettent la rareté. C'est sous les arbres qu'on devrait lire le texte très célèbre : *L'œuvre d'art à l'ère de la reproductibilité technique*, là où l'ombre portée du feuillage peut former une aire de reproductibilité rustique qui démet l'événement unique de son aura, instantanément.

Carte de vœux 2000



Photo : H. Le Diberder

A Dominique
Au féminin.

Le Nautilé.

Quand les mollusques marins se libèrent de leur rocher, il leur faut voir et se mouvoir. Immergé de la tête au pied, le nautilé boit son milieu et le déjecte aussitôt. Son corps est traversé par l'eau qui le porte. De la bouche à l'anus un courant intérieur l'anime.

Son œil dépourvu de cristallin est inondé également. Les rayons lumineux passent à travers un trou étroit et se concentrent sur quelques cellules photo-réceptrices qui tapissent le fond d'une cavité : sans doute est-ce la formation de la première chambre noire vivante ou plus exactement du premier sténopé vivant. « Ocelle invaginée » disent les zoologistes. Des rayons lumineux pénètrent une matrice, voilà une quasi-annonciation. Chez notre ancêtre visionnaire l'image et son modèle baignent donc dans un même milieu. L'image n'est pas encore séparée de son modèle par un organe cristallin. Il participe à l'histoire de la vision. Il a vu du jamais vu. Le premier grand découvreur, c'est lui. Non pas parce qu'il a abordé de nouveaux continents, mais parce qu'avec quelques autres mollusques il a été le premier à voir, intransitif.

Le fossile n'offre que des indices pétrifiés d'espèces disparues. Le nautilé génère le présent continu d'une origine. Sa locomotion et sa vision pareillement limitées, son cerveau rudimentaire, assure encore sa conservation. A quoi bon le redressement de l'image de l'œil humain quand on vit en apesanteur ? A quoi bon la vitesse quand on demeure « mobile dans l'élément mobile » ?

Depuis des temps dont il est le seul à se souvenir, le nautilé reproduit fidèlement son état premier, non pas pour célébrer le passé mais pour se maintenir en vie. Sans démonstration, il prouve aujourd'hui, l'existence d'un temps que nous disons immémorial.

Édition Contrat Maint 2000.

Entaché de lumière.

Découvertes dans l'ivresse par des astronomes chinois, observées par Aristote à qui on doit leur identification, les lunules croissent sous les arbres pendant les éclipses du soleil. Après avoir été un objet d'interrogation, ce phénomène est aujourd'hui expliqué et reproduit dans les magazines.

Néanmoins, contre l'évident bon sens du dicton "ce qui est fait n'est plus à faire", je veux observer de nouveau cette rare conjoncture où l'obscurité sortie de la grotte rencontre la lumière tombée du ciel, où l'arbre devient alors une chambre noire de plein-air. Le feuillage s'oppose aux rayons du soleil pour former une ombre portée sur le sol et en même temps, il présente des trouées à travers lesquelles quelques rayons convergent pour dessiner des croissants lumineux, les lunules, qui représentent le soleil entamé par la lune. Ainsi, une des conditions d'apparition de ces premières images est contradictoire : le feuillage doit arrêter les rayons aussi efficacement qu'il doit les laisser passer. Cet aspect paradoxal se confirme quand par souci de vérité, on lève la tête pour voir d'où tombent les lunules. Le résultat immédiat est un éblouissement : on comprend que l'origine céleste du phénomène est physiquement insupportable pour l'œil humain et qu'il est vain d'aller cueillir ce que l'arbre reproduit sans jamais le produire.

Quand on lui connaît ces tours, il est difficile de considérer l'arbre comme le symbole évident de la sagesse, de la vie, etc... à moins d'avoir abandonné l'étude de la nature des choses à l'autorité des définitions du dictionnaire. Prototype de chambre noire apparu bien avant que des mains fassent des outils, l'arbre reproduisait des images bien avant l'existence des premiers regards. Il nous révèle ainsi l'économie d'une nature originellement dispendieuse qui multipliait des signes sans adresse. Bien avant d'effrayer le petit homme qui se croyait le destinataire de tous les manifestations célestes, l'éclipse solaire était médiatisée par le plus simple des appareils pour le compte d'aucun public.

Dans les années 70 du 19ème siècle français l'astronome rencontre l'artiste sur le même terrain. Le premier propose une "astronomie populaire" et le second une peinture qui le deviendra. Tous les deux sont préoccupés par les taches de lumière sous les arbres. Après avoir décrit le phénomène de l'éclipse et des lunules, Camille Flammarion nous signale un événement d'une autre durée : l'arbre est une camera obscura qui se révèle tous les jours de beau temps, il précise : "chaque tache est une image du soleil projetée sur le sol". Au moment où le peintre impressionniste refuse la peinture d'histoire pour nous mêler aux loisirs populaires, Camille Flammarion délaisse le fait exceptionnel pour nourrir notre émerveillement quotidien. L'incrédule ne voit pas que "les parties du sol éclairées rondes ou ovales" représentent le disque solaire, il cherche encore à clore par un contour la forme que l'onde diffuse. Dans son apparente imprécision, la touche des peintres impressionnistes est conforme à son objet, à la lumière et à ses taches qui sont les images de sa source.

Édition Contrat Maint 2002.

L'ée,

l'économiseur d'écran.

L'ée apparaît quand l'utilisateur cesse de se servir de son ordinateur : un dessin s'anime sur un fond noir plein-écran et produit un mouvement continu aléatoire sans début ni fin. De retour à son clavier, l'utilisateur interrompt cette animation en affichant sa feuille de travail. Depuis plus d'une décennie, l'ée a quitté progressivement son statut d'accessoire pour devenir une forme, une nouvelle forme d'œuvre qui commence du fait de l'absence de public et se termine à son retour. Dans sa conception même l'ée s'oppose radicalement à la formule consacrée : « c'est le public qui fait l'œuvre ».

L'ée accompagne les secrétaires pendant un appel téléphonique prolongé. Il rivalise avec les murs d'écrans de téléviseurs dans les grands magasins. Il passionne les artistes qui cherchent de quoi il procède et divertit les informaticiens qui savent de quoi il retourne. Il ravit les contemplateurs de poissons rouges.

L'indifférence au public de l'ée ne m'empêche pas pour autant d'entretenir des relations personnelles avec certaines de ses propriétés, par exemple : le réglage de la période d'attente avant son démarrage. Tard dans la nuit, il arrive que l'affichage de l'ée me sorte soudainement de mon assoupissement et m'informe : « tu devrais aller dormir, ça fait exactement dix minutes que tu n'as rien écrit ». Un réveil pour aller dormir, voilà une mission pour l'ée qui s'accorde parfaitement avec son mode d'apparition pour un public absent. « Vous pouvez vaquer à vos occupations, c'est la condition de mon existence ».

Absence et ravissement, deux états que seuls permettent d'atteindre les objets de grande futilité. Lorsque je me suspends aux mouvements aléatoires d'un ée, je retrouve sous d'autres conditions, les mêmes attentes que suscite la contemplation d'une toupie en rotation. Je me laisse emporter par un mouvement qui libère les choses et, par sympathie, me libère moi-même, des contraintes de la gravité.

Carton d'exposition de l'exposition *Entaché de Lumière*, École des beaux-arts de Rouen, 2003.

" À vol d'oiseau "

« A vol d'oiseau », le sens de cette expression est : « en ligne droite », ou « la plus courte distance entre deux points » nous dit le dictionnaire. Le langage commun a sans doute forgé cette expression en observant l'oiseau qui file au-dessus des obstacles géographiques, en s'inspirant de l'image du vol tendu vers un but. De toutes les formes très diverses des vols d'oiseaux, n'est retenu dans le langage qu'un seul sens, un sens pratique, écartant d'emblée les vols qui paraissent plus fantaisistes, comme les circonvolutions des nuages d'étourneaux, ou moins contraints, comme les vols planés des rapaces par exemple. Soucieux de répondre au strict nécessaire, nous rabattons le " vol d'oiseau " sur un plan et suivant une ligne, une ligne de conduite.

Nous, les bipèdes, dessinons si laborieusement des sentes sur le sol, figeant nos trajets pas à pas, que nous jalousons secrètement les courses vives des hirondelles. La morale de l'effort récompensé comprend mal toutes ces dépenses futiles. Nous sommes frustrés de ne pouvoir participer aux ébats aériens qui ne laissent pas de traces, alors nous privons brutalement les oiseaux du sens de la mémoire :

« cervelle de moineau », « tête de linotte » .

Dans ses *Notes prises pour un oiseau*, Francis Ponge est un des rares poètes à avoir apprécié « la grâce des orbites tracés en vol » et « la bizarrerie des courbes de vol ». Une de ses images en particulier, « une tapisserie à trois dimensions », nous rappelle que le vol de l'oiseau se déploie dans une masse d'air et non pas sur un plan ; une évidence que l'habitude de représenter nos déplacements sur une carte, nous fait oublier.

Il n'y a pas si longtemps, on se moquait des paysans qui essayaient de prédire le temps en observant le vol des hirondelles. On avait tort de ne pas remarquer que la hauteur de leur vol correspondait à celui des insectes dont elles se nourrissent. C'était un bon indice pour évaluer visuellement la hauteur de l'air chaud, un bon moyen pour se représenter intuitivement la pression atmosphérique. Bien sûr, une donnée aussi imprécise et si locale ne permettait d'élaborer aucune prédiction fiable, mais plutôt que de chercher à interpréter le vol de l'oiseau pour annoncer de bons ou de mauvais augures, on le comprenait dans l'air que nous respirons avec lui. Il faut suivre sa course et voir comment il se laisse porter par les courants ascendants. Sa petite tête de piaf est dotée d'un système expert en convections. Du haut de ses acrobaties il défie nos calculs orthodromiques. Il a un tout autre sens de la mesure, il évalue l'espace non pas suivant un repère fixe mais suivant les variations de grandeurs physiques : la différence de pression entre deux altitudes par exemple. Nous disons qu'il se nourrit d'insectes sans voir qu'il s'enivre de gradients.

18 juillet 2012

Les flaques d'eau.

Les promeneurs ne prêtent généralement attention aux flaques d'eau que pour les contourner. Certains d'entre eux s'arrêtent parfois et se penchent pour voir leur propre image réfléchie.

Les moustiques aussi adoptent momentanément les flaques d'eau comme milieu favorable à leur reproduction.

Les enfants ne se laissent pas séduire par les effets de surface, ils évaluent immédiatement le peu de profondeur des flaques d'eau et ils y sautent à pieds joints. Leur reflet se brise dans les éclats de l'eau qui mouille.

Images fugitives, ou pataugeoire, ou « milieu passager » comme les appellent les écologues, les flaques d'eau sont toujours l'objet de rencontres fortuites et sans suite ; le bon sens veut qu'on ne s'attarde pas sur ce qui va bientôt s'évaporer.

Pourtant, les flaques d'eau me laissent une impression persistante. Quelles que soient leur forme et leur situation dans le paysage, je ressens d'abord la stabilité de l'eau contenue, le plan horizontal s'impose comme une constante. Elles sont les résultats accidentels d'une même physique élémentaire.

Les promeneurs nomment ligne d'horizon la limite qu'ils croient distinguer entre le ciel et la terre. Ils voient l'horizon comme une ligne apparemment continue, je reconnais l'horizon dans les flaques d'eau éparses. Ils apprécient les « pièces d'eau » isolées au milieu des parcs, je considère aussi les flaques d'eau comme des pièces mais ce sont les pièces d'un ensemble, les différents points d'un horizon proche qui s'étend à mes pieds.

10 avril 2020

Table des matières

La taupinière.	2
La pente.	3
Le mille à l'eau.	4
L'ardoise.	5
Plage-Sole.	6
Le lichen.	7
La bulle d'air.	8
Belledonne.	9
L'opercule de l'escargot.	10
La bulle de savon.	11
Le sablier.	12
La lune rousse.	13
L'éclipse du soleil.	14
Le Nautil.	15
Entaché de lumière.	16
L'économiseur d'écran.	17
"à vol d'oiseau".	18
Les flaques d'eau.	19